

<b>Zeitschrift:</b>	Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Philosophische Gesellschaft
<b>Band:</b>	30-31 (1970-1971)
<b>Artikel:</b>	Erstes Votum = Première intervention : les arguments de la théorie critique contre le rationalisme critique
<b>Autor:</b>	Künzli, Arnold
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-883258">https://doi.org/10.5169/seals-883258</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Erstes Votum: Première intervention:*

M. Arnold Künzli: Les arguments de la théorie critique  
contre le rationalisme critique

Je suis obligé de commencer par l'indication de deux difficultés fondamentales. La première: dans leur dispute avec le rationalisme critique, Adorno et Habermas ne distinguent que rarement le rationalisme critique, élaboré avant tout par Popper et Albert, de la science exacte, du scientisme, du positivisme, et de la sociologie empirique. Ainsi ils imputent assez souvent au rationalisme critique des conceptions qu'il a surmontées depuis longtemps. La deuxième: quand ils parlent de connaissance, ils ne distinguent que rarement entre connaissance sociale et connaissance des sciences naturelles. Cette identification me semble constituer un problème essentiel d'autant plus que la théorie critique sépare strictement les deux sphères du point de vue méthodologique. Mais par manque de temps, je suis obligé de renoncer à une critique des thèses de Adorno et Habermas que je tâcherai simplement d'exposer.

Peut-être faudrait-il faire une remarque préalable: la théorie critique ne se dirige pas contre la recherche en sciences expérimentales comme telle mais uniquement contre leur interprétation positiviste. La dialectique a également besoin du «fact-finding», elle ne doit pas contredire l'expérience scientifique, elle conçoit la recherche sociale empirique comme un correctif et elle voudrait lier les enquêtes empiriques aux questions théoriques centrales.

Sa critique vise en premier lieu le primat de la logique formelle. Le principe fondamental de cette logique, l'absence de contradiction, fait disparaître les antagonismes de la société. Les contradictions lui sont un anathème. Elle critique uniquement des désaccords logiques, non pas l'objet lui-même. La question du sens lui est étrangère. Elle identifie la pensée avec des processus de logique formelle et ne se pose pas la question de sa propre position dans le cadre de ce qu'elle reconnaît. Une logique rendue absolue se transforme en idéologie parce qu'elle accepte la réalité sociale comme quelque chose de donné

et d'invariable. Sa raison s'occupe seulement de l'application correcte de règles logiques et méthodologiques.

La théorie critique ne s'intéresse pas seulement à la connaissance comme telle, mais à la fonction de la connaissance dans la société. La connaissance de la société est elle-même entrelacée avec la société et conditionnée par elle. Les méthodes de connaissance dépendent de leur objet. La science ne jouissant pas d'une autonomie absolue, l'affirmation de sa neutralité sociale est une affaire politique, parce qu'elle méconnaît les conditions de pouvoir dans lesquelles les chercheurs, même contre leur volonté, se trouvent amalgamés. Kant, Hegel, Peirce et Husserl ont prouvé qu'un savoir non médiatisé n'existe pas, mais les conditions transcendentales d'une connaissance possible se forment dans le processus de recherche sous des conditions empiriques. A travers les actes de la connaissance le processus de recherche appartient lui-même au rapport objectif qui doit être reconnu. Le positivisme réduit la pensée au niveau d'une stricte science expérimentale, mais le modèle des sciences naturelles ne peut être transposé sans autre sur la société, car celle-ci ne possède pas la même sorte d'homogénéité que la nature. Ici on ne peut passer de constatations partielles à une validité générale à la manière dont on obtient une conclusion à partir de l'observation d'un morceau de plomb valable pour le plomb en général.

En outre la société ne se laisse pas clouer comme un fait. Aussi les faits ne sont pas quelque chose d'ultime, d'impénétrable. Dans les faits quelque chose apparaît qu'ils ne sont pas eux-mêmes, mais le positivisme ne s'intéresse qu'à l'apparence et non pas à l'essence. C'est pourquoi on n'arrive guère à l'essence de la société à travers l'empirie. La méthode du «trial and error» s'occupe seulement de problèmes singuliers et les rapports généraux avec lesquels les faits sont médiatisés lui échappent, outre que la pensée ne se laisse pas soumettre à des tests. Toujours les faits se sont déjà produits. Le savoir théorique qui se base sur les faits se constitue dans un cadre normatif, le chercheur accepte en silence les normes et les catégories de la classe bourgeoise et du monde administré. La totalité sociale est immanente aux faits. Sans intelligence du tout, aucun élément ne peut être compris dans son fonctionnement. L'objectivité peut seulement être déterminée si l'on se rend compte de la tendance interne aux faits, qui les pousse au-delà d'eux-mêmes. Le rationalisme critique est un rationalisme partagé en deux parce qu'il ne représente pas cette

vaste rationalité qui discute aussi la médiation entre les faits et la totalité (ou le cadre normatif), entre l'apparence et l'essence. Il ne voit pas que dans une société de répression les faits reflètent l'essence de cette société et ont reçu un pouvoir impénétrable.

L'argument central de la critique du positivisme est l'assertion que celui-ci ne veut pas reconnaître la totalité qui règne aveuglement. Mais cette totalité est ce qui existe de plus réel bien qu'elle ne soit pas un fait et qu'elle ne puisse être vérifiée d'après le critérium de fait, mais seulement expliquée. La totalité est une expérience accumulée préscientifiquement. L'interprétation des faits mène à la totalité, mais le «fact-finding» ne doit pas – comme dans le scientisme – être un but en soi. Il n'est qu'un moyen de la théorie.

En ce qui concerne les relations entre sujet et objet, on constate, que pour le positivisme, l'objet de la connaissance est médiatisé par le sujet, non pas le sujet par l'objet. Pour la théorie critique les deux médiations ont une valeur égale. Elle reproche au positivisme de prendre une position subjectiviste parce que ses faits ne reflètent pas les conditions objectives du pouvoir social. Au lieu de partir de la totalité sociale objective, il part des opinions, des comportements, de l'autocompréhension des sujets singuliers. Il comprend la société uniquement comme objet, tandis qu'elle est elle-même un sujet. Les sujets singuliers sont conditionnés par elle jusqu'au fond.

Par-dessus tout on reproche au rationalisme critique de se concentrer sur l'analyse de propositions. Il n'est pas du tout évident que l'analyse logique de propositions mène à des propositions élémentaires. Néanmoins on doit parler d'un progrès si Popper déclare que les propositions protocolaires qui d'après Carnap n'ont pas besoin de confirmation et servent de base à toutes les autres propositions de la science, sont révisables. Cela prouve que les propositions protocolaires sont également médiatisées. Mais en se bornant à l'analyse du rapport hypothétique-déductif entre propositions, la pensée reste une construction qui copie simplement ce qui existe déjà et ne peut poser la question du sens. L'intérêt technique de la connaissance ne dépasse pas l'enregistrement et la reproduction et se transforme en science du comportement. Le positivisme interdit la fantaisie, l'utopie et toute pensée dépassant la déduction. Pour Schelsky «l'expérience non réglementée» constitue le point central de controverse entre la dialectique et le positivisme. Celui-ci ne reconnaît qu'une expérience réglementée et annule ainsi toute expérience qui la dépasse. Pour cette raison la «société

ouverte» de Popper contredit la pensée non ouverte, réglementée, de son système déductif. A la place de l'analyse déductive de propositions, la théorie critique emploie l'explication herméneutique du sens. C'est la raison pour laquelle aussi le concept de vérité ne doit pas seulement être attribué aux concepts formés par la science mais aussi aux institutions de la société. La critique du rapport entre des propositions scientifiques est poussée vers la critique de la chose, à laquelle celles-là se rapportent. L'idée de la vérité scientifique ne peut être séparée de celle d'une société vraie.

En ce qui concerne le problème de la vérification et de la falsification, la théorie critique reconnaît comme positif le refus de la vérification par Popper. Mais en choisissant comme alternative la falsification, Popper reste un positiviste qui croit encore à la valeur des tests. Le principe de la falsification suppose une indépendance des faits et de la théorie qui doit les saisir. Toujours les faits sont déjà produits par une organisation précédant notre expérience.

Un dernier point essentiel de controverse est constitué par le problème des valeurs. Pour la théorie critique la dichotomie «valeur-liberté de valeurs» est intenable, de même que la séparation de l'être et du devoir. Tout le problème des valeurs est posé par la sociologie d'une manière fausse, parce que être et devoir ne sont pas séparés. La neutralité des valeurs signifie une subordination au système coutumier des valeurs. Le jugement d'une chose, qui certainement a besoin d'une spontanéité subjective, est toujours en même temps tracé par la chose elle-même, c'est un jugement de la chose par elle-même. Certainement les normes sociales ne sont pas fondées directement dans la nature, mais les valeurs se constituent dialectiquement dans les rapports entre sujet et objet. Les valeurs ne sont pas un être en soi, le concept de valeur s'est formé dans le rapport d'échange – la valeur d'échange! –, les problèmes normatifs émergent de constellations historiques. Le positivisme par contre, part d'un dualisme des faits et des décisions, du savoir et de l'éthique. Pour lui les normes sociales ne sont empiriquement ni vraies ni fausses, mais demandent une décision. Cela oblige le positivisme à prendre position pour le décisionisme, c'est-à-dire à octroyer à l'histoire un sens qui lui est originairement étranger. Mais ce décisionisme est un irrationalisme. Ses conséquences dangereuses peuvent être étudiées par la manière avec laquelle Robespierre a interprété la volonté générale. D'après la théorie critique ce décisionisme confirme également que le rationalisme

critique se ferme à mi-chemin et ne reflète pas ou en tout cas pas assez sa propre relativité sociale.

Arnold Künzli

### *Deutsche Zusammenfassung*

1. Die kritische Theorie wendet sich gegen den Primat der formalen Logik (oberste Norm = Widerspruchslosigkeit), weil sie die gesellschaftlichen Widersprüche und die Gesellschaft als Totalität nicht erfassen kann und sich als Wissenschaft nicht als gesellschaftliche Produktivkraft versteht, sich mit Sätzen statt mit der gesellschaftlichen Wirklichkeit befaßt.

2. Die kritische Theorie wendet sich gegen die Übertragung naturwissenschaftlicher Methoden auf die Gesellschaft, weil diese nicht so homogen ist wie die Natur, weil die empirische Analyse sich einer bloß instrumentellen Vernunft bedient und insofern subjektivistisch bleibt, als ihre «Fakten» die objektiven gesellschaftlichen Herrschaftsverhältnisse nicht widerspiegeln. (Das technische Erkenntnisinteresse «reproduziert», «registriert» und wird zur Verhaltenswissenschaft).

3. Die angebliche Neutralität des Positivismus ist ein Politikum, da der Forscher immer mit den bestehenden gesellschaftlichen Verhältnissen verquickt ist, stillschweigend die Normen und Kategorien der bürgerlichen Klasse übernimmt und die verwaltete Welt reflektiert, statt zu kritisieren. Es gibt seit Kant kein unvermitteltes Wissen, aber neben transzentalen existieren auch empirische Bedingungen möglicher Erkenntnis. Tatsache und Theorie, Wissenschaft und Erkenntnis stehen in einem dialektischen Verhältnis: sie sind gleichzeitig eigenständig und nicht eigenständig. (Sog. Wertneutralität = Unterordnung unter das geltende Wertesystem.)

4. Die kritische Theorie erkennt, daß Popper ihr heute in manchem nahe kommt, sie wendet sich aber gegen seine strikte Trennung von Sein und Sollen, von Tatsache und Entschluß.

5. Der Haupteinwand der kritischen Theorie gegen den kritischen Rationalismus lautet deshalb, daß dieser auf halbem Wege stehen bleibt und sich selbst in seiner gesellschaftlichen Bedingtheit nicht genügend reflektiert.